N° 297. Samedi 14 Décembre 1844. 15me Année.

JOURNAL DE LA HAYE.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Un an	26 fl.	30 fl.
Six mois	14 »	16 »
Trois mois	7 »	8 »

PRIX DES INSERTIONS.
Trois premières lignes 1 fl. 50, timbre compris, et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION, à La Haye, *Lage Nieuwstraat*, derrière le *Prinsegracht (Nouvelle rue du Canal du Prince)*.

BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES,
Chez M. Van Weelden, libraire, *Spui*, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction *francs de port*.

LA HAYE 13 Décembre.

SECONDE CHAMBRE DES ETATS-GÉNÉRAUX.

Séance du 12 décembre.

Dans cette séance la Chambre a voté deux projets de loi. Le premier, qui avait été rejeté il y a peu de jours, est relatif à une modification dans l'accise sur l'abattage. Le rejet du premier projet avait été provoqué par la disposition qui autorisait les employés du trésor à visiter, entre le coucher et le lever du soleil, les maisons des habitans soupçonnés de fraude. Cette disposition avait paru à la Chambre contraire aux dispositions de la loi fondamentale, sur l'inviolabilité du domicile des citoyens.

Le gouvernement a fait droit à ces objections, en proposant un nouveau projet, d'après lequel la visite ne pourra se faire entre le coucher et le lever du soleil, que d'après l'ordre du juge de canton ou des bourgmestres, lesquels seront obligés d'assister eux-mêmes à la visite ou bien de déléguer un fonctionnaire public pour accompagner les agens de l'administration.

Ce projet, ainsi modifié, a été défendu par MM. van Dam van Isselt, van Heloma, Thorbecke, van Rechteren, van Rosenthal, Goltstein, Luyben et Mondelman; M. van Nagell a combattu le projet comme nuisible à l'industrie.

Le ministre des finances a défendu le projet contre les remarques de M. van Nagell.

La Chambre ayant passé au vote, le projet a été adopté par 39 voix contre 1.

Le second projet était relatif à une augmentation du subside porté au budget de 1844 pour les pensions civiles.

Le ministre des finances a déclaré que tout ce qui concerne les pensions civiles, sera réglé législativement encore pendant la session actuelle; que le projet actuel ne doit donc être considéré que comme une mesure provisoire, qui n'apportera aucun préjudice à ce qui sera réglé ultérieurement par une loi spéciale sur la matière.

Ce projet a été adopté également par 39 voix contre 1.

L'assemblée s'est séparée ensuite, et la Chambre a été ajournée pour deux mois.

Nous donnerons une traduction du discours prononcé par M. Thorbecke en présentant le projet de révision de la Loi fondamentale, dès que le *Staats-Courant* en aura publié le texte *in extenso*.

Par arrêté du 6 décembre courant, le Roi a nommé chevalier de l'ordre du Lion-Néerlandais M. Offerhaus, major-commandant de la garde-communale à Groningue.

On écrit de Goes, en date du 7 de ce mois : A l'occasion de l'anniversaire du Roi, la Reine a fait parvenir une somme de cent florins à la Société de bienfaisance, établie en cette ville, sous le nom de *Zuid-Beveulandsche Dorcas*.

Depuis que la navigation est interrompue entre Rotterdam et Londres, le village de Scheveningue présente l'aspect d'une petite ville commerçante. Les bateaux à vapeur venant d'Angleterre y arrivent et les expéditions d'ici pour ce pays se font également par Scheveningue. Il se fait aussi des envois de marchandises à Londres au moyen de flibots pêcheurs.

Le 2 décembre courant a eu lieu à Paris la vente d'une collection d'anciens dessins originaux de grands peintres hollandais, appartenant à M. le chevalier de Clarussin. Voici les prix auxquels quelques-uns ont été vendus : n° 50 de Paul Potter, 4651 francs ; n° 81, A. van der Velde 2000 francs ; un autre du même, 1847 francs ; deux autres du même, 1470 francs ; n° 83 de Wouwermans 2171 francs ; n° 29 de Dujardin 2280 francs ; n° 28 de G. Dow 800 francs ; n° 45 de A. van Ostade 1520 francs, etc., etc.

Nous apprenons avec une vive satisfaction que les meilleurs morceaux de cette collection ont été achetés par des amateurs hollandais, et qu'ainsi ces chefs-d'œuvre seront rendus à la patrie de leurs auteurs.

Une amélioration importante vient d'être introduite dans le service d'exploitation de nos chemins de fer. Les voitures de première classe, dites diligences, sont munies à l'intérieur de chauffoirs en cuivre rouge battu, remplis d'eau bouillante. Ces chauffoirs sont organisés de manière à ne pouvoir jamais occasionner d'accidens; ils ne gênent en rien la commodité des voyageurs, qui de cette manière ne sont pas exposés au froid pendant le trajet.

On écrit de Leide, en date d'hier :

Notre université vient d'éprouver une nouvelle perte sensible par la mort de M. le professeur Uylenbroek.

M. Uylenbroek qui est décédé hier, était un savant aussi distingué que modeste.

Navigation des Pays-Bas.

XIX. HELLEVOETSLUIS.

ARRIVAGES.

Année.	Total. nav.	ton.	Sous pav. néerl. nav.	ton.
1832	12	1650	0	0
1833	15	2325	2	259
1834	28	3216	5	535
1835	31	4478	5	909
1836	20	3517	8	1551
Total.....	106	15186	20	3254
1837	3	379	1	135
1838	9	1289	3	538
1839	5	716	1	95
1840	2	68	2	68
1841	2	651	1	400
Total.....	21	3103	8	1236
Total gén.....	127	18289	28	4490

Il résulte de ce tableau que la moyenne décennale est de 13 navires de 1829 tonneaux ; dans ce nombre, le pavillon néerlandais est compris pour 3 navires de 449 tonneaux. Les dernières cinq années constatent un décroissement.

En 1842, le chiffre des arrivages n'était que de 5 navires, jaugeant 1285 tonneaux, dont 1 navire de 200 tonneaux sous pavillon néerlandais.

APPAREILLAGES.

Année.	Total. nav.	ton.	Sous pav. néerl. nav.	ton.
1832	56	14267	20	7920
1833	11	1307	1	138
1834	16	964	2	230
1835	14	2159	2	281
1836	29	4875	7	1616
Total.....	126	23572	32	10185
1837	10	3565	3	1018
1838	5	396	0	0
1839	8	1493	0	0
1840	3	414	2	65
1841	3	442	0	0
Total.....	35	6330	5	1083
Total gén.....	161	29902	37	11268

La moyenne décennale des appareillages est de 16 navires de 2990 tonneaux, parmi lesquels il y a 4 navires de 1127 tonneaux sous pavillon néerlandais. Le chiffre des appareillages des dernières cinq années est également resté au-dessous de celui des premières cinq années.

En 1842 il n'a appareillé que 3 navires de 973 tonneaux, tous sous pavillon étranger.

Le navire *Polly*, capitaine Crowell, venant d'Amsterdam et en destination pour New-Castle, a fait naufrage près du Texel.

Température des deux derniers jours.

11 déc.	7 h. s.	762e.	Bar. 19°.	Therm. Vent. E.
12 »	8 » m.	761½e.	» 18½°.	» E.
	1 »	760e.	» 28°.	» E.

Le *Times* publie une nouvelle lettre de Taïti, en date du 25 mars. Il paraît décidément que ce journal a établi des communications régulières entre ses bureaux et les îles de la Société, tant les missives qu'il reçoit de ces parages sont multipliées. Le *Times* raconte donc à sa manière les faits cités par le *Courrier français* ; il va sans dire que les récits des deux feuilles diffèrent du noir au blanc. D'après le journal anglais, tous les torts seraient du côté des Français. Ils auraient impudemment dénaturé les faits ; non contens de poursuivre les Anglais de leur haine implacable, ils insulteraient aux marins de cette nation, les représenteraient comme des lâches, en un mot, renouvelleraient l'odieuse comédie jouée par le chapelain du *Warspite*. M. Bruat aurait poussé l'insolence jusqu'à délivrer des prisonniers sur les instances des prêtres catholiques, après avoir rejeté les réclamations du missionnaire anglican Wilson ! Quant à la reine Pomaré, le correspondant du *Times* lui a voué une estime sans bornes.

Il est question de l'établissement d'une colonie prussienne dans la province de Tannesserim ; mais l'écriture du correspondant est si peu lisible que la *Gazette d'Augsbourg* annonce

---

LA GUERRE DE NIZAM. (1)

XI.

Un assaut de ruses sans escalade.

Deux longues galeries traversent les ailes de l'habitation à leur extrémité, se prolongent à deux balcons, dont les deux fenêtres s'ouvrent sur les deux côtés du nord et du midi.

Edward, après un repos de quelques heures, arrive au rendez-vous qu'il avait donné sur la terrasse, devant la maison. Les persiennes voilent toutes les fenêtres, excepté celle du balcon de la galerie. Sur la pierre de sa balustrade, [illegible] demi-nu se dessine en relief, avec une grâce exquise de contour, et laisse voir une tête charmante inondée de cheveux. Cette pose de nonchalance et d'abandon annonce une profonde rêverie au regard amoureux qui la découvre. La jeune femme se relève brusquement, comme réveillée en sursaut, en entendant un bruit de pas sur les feuilles sèches.

Edward s'incline et salue, on engage l'entretien par l'échange des formules banales, inventées pour la circonstance.

— A mon réveil, dit la comtesse Octavie, j'ai visité votre château indien; c'est un beau désert, comme la campagne. On peut vivre ici un mois, en ermite, pour se recueillir. Je suis étourdie de tout ce que je découvre aux environs. Tout cela est grand, merveilleux et triste ! il faut voir cela une fois pour le raconter toujours.

— Madame, dit Edward, la grande nature est comme une belle femme. Au premier abord elle étonne, elle désespère, elle attriste. On se sent indigne et misérable à ses yeux. On porte une envie sombre aux êtres supérieurs, créés pour elle, et favorisés de ses sourires. Ensuite, il suffit que cette nature ou cette femme, fasse tomber à propos un rayon de soleil, ou un regard de bonté, pour changer les dispositions de notre esprit et de notre cœur : on se rapproche, on s'habitue, on se passionne. On aime chaque jour davantage à entendre et regarder le son des cascades et l'abîme des bois, comme la mélodie d'une voix divine, et l'arc délié du plus beau front... Vous verrez bientôt, madame, que notre grande nature mérite d'être aimée par vous.

— Moi, sir Edward, je ne demande pas mieux que de l'aimer, l'aimer quelques instans, mais je ne l'épouserai pas... Je ne sais pas trop maintenant ce que je suis venue faire aux Indes... C'est à quoi je rêvais tantôt... On est riche, étourdie, ennuyée, et veuve; on se passionne pour l'indifférence d'une amie; on fait trois mille lieues, et on se trouve face à face avec un tigre en arrivant. Voilà un beau début !... Et vous voulez, sir Edward, que du premier coup d'œil j'aime cette grande nature qui m'étranglait sans votre secours?

— Je vous en prie, madame, écartons les personnalités; il y a vraiment du charme à parler ainsi de toute sorte de choses, vous au balcon, moi appuyé sur un arbre, et à ne pas parler de soi, surtout pour le plus léger service reçu ou rendu... Croyez, madame, qu'il m'en coûte de contrarier ainsi vos premières idées sur mon Bengale, mais permettez-moi un plaidoyer en faveur de mon superbe client. Lorsque vous avez été attaquée à Smyrne par deux tigres noirs, la Médisance et la Calomnie, quelque chasseur leur a-t-il lancé deux balles au front ?

— Non, sir Edward, ces deux bêtes fauves vivent encore.

— Et elles vivront, madame; l'Antéchrist seul doit les empailler pour le musée de Josaphat. Cela dit, n'en parlons plus... Si j'avais un établissement à fonder ou un ermitage à me bâtir, je choisirais mon terrain et mes arbres dans cette presqu'île du soleil.

— Sir Edward, vous vous abusez, dit Octavie en riant aux éclats, — vous n'avez la vocation ni du trafiquant ni de l'anachorète.

— Madame, les vocations varient tous les dix ans dans la vie de l'homme, il suffit d'un accident vulgaire pour déterminer ces changemens. Permettez-moi une supposition... J'aime une femme... l'amour est une chose sérieuse, après trente ans. Les grandes passions viennent tard... Je mets tout mon avenir sur la tête de cette femme; je fais ma vie de la sienne; je fais mon bonheur de son sourire et mon horizon de la trace de ses pieds... Un jour je perds cette femme...

— Avant le mariage, sir Edward?

— Avant le mariage... Oh! cette fois, je cherche un coin au soleil, une grotte de Camoëns, une île de Robinson, un paradis sans Adam, et j'en fais le tombeau de ma vie, en priant de m'envoyer, comme en Thébaïde, un lion pour fossoyeur, après ma mort.

— Sir Edward, cela ne vous arrivera pas.

— Le savez-vous, madame?

— Il ne faut pas être sybille de Cumes pour affirmer cela, sir Edward. Vous n'aurez pas de lion pour fossoyeur. Vous vous marierez.

— Avec qui?

— Dieu le sait. Le monde est peuplé de femmes qui attendent des maris.

— Et qui en refusent.

— Sir Edward, vous ne serez pas refusé.

— Cela m'est pourtant arrivé deux fois, madame.

— En rêve?

— En réalité.

— Voyons, sir Edward, contez-moi cela. Ces histoires me divertissent infiniment.

— Madame, à vingt-six ans, j'allais épouser miss Erminia, la fille du consul à Tranquebar. Je débarque, mes papiers à la main et mon habit de noces sous le bras... La veille, ma fiancée avait épousé un antiquaire en ruines !... Mon second échec matrimonial a été plus terrible; j'étais à l'habitation de la Floride, dans un désert peuplé de lions et d'éléphants ; il n'y avait qu'une femme et moi, car je ne devais pas compter un ami, qui ne se souciait pas de cette femme et qui ne voulait pas l'épouser... Cette femme épousa mon ami !

— Malgré lui?

— Mon ami méditait un suicide par désespoir d'amour : il cherchait une arme, il trouva cette femme et l'épousa pour se tuer.

— Il est mort?

— Il est vivant, madame; il est heureux,.. il bénit son suicide nuptial ; il est riche, il a deux enfans, ou à peu près.

— Je conçois, vous craignez un troisième naufrage...

— Au port... bien plus, madame, mon étoile est funeste à mes amis ; vous avez vu cela vous-même à Smyrne. On va se marier, j'arrive en plein bal, et le mariage est rompu ! ... J'ajouterai même, si la chronique du pays d'Iffendic n'est pas une fable, j'ajouterai que ma conscience me reproche quelque chose de plus grave...

— Ah ! mon Dieu ! vous me faites trembler, sir Edward — dit Octavie en souriant. — Voyons ! continuez votre confession...

— M'absoudrez-vous, madame?

— Si le crime est trop grand, je vous recommanderai à la clémence du ciel.

— On a dit que mon voyage à Smyrne avait rompu le mariage d'un jeune élève en diplomatie avec une belle comtesse de votre connaissance intime.

— Je n'ai pas une belle comtesse dans mes connaissances intimes.

— J'aurai dû vous nommer, madame : j'étais sûr que vous ne vous reconnaîtriez pas.

— Eh bien ! monsieur, le pays d'Homère a donné un supplément à la mythologie, à mon occasion... J'ai connu à Smyrne deux jeunes gens pleins d'esprit et de cœur, deux compatriotes, de tout bien, l'un et l'autre, murmure, mes oreilles quelques phrases de galanterie, mais rien de sérieux n'a été prononcé. D'ailleurs ces messieurs avaient un grand défaut : ils étaient trop jeunes pour moi.

— C'est un défaut dont ils se seraient corrigés en vieillissant, madame.

— Oui, mais j'en aurais été corrigée dix ans avant eux. Nous étions du même âge ; ils avaient donc dix ans de moins que moi.

— Le compte est juste, en mathématiques nuptiales.

— Vous voyez, sir Edward, que vous n'êtes pas si coupable...

— Mon Dieu ! madame, quel bonheur vous me donnez ! Vraiment, je ne me serais consolé de ma vie, en songeant que je vous avais enlevé un mari par une fatalité attachée à mon nom.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à mes secondes noces, sir Edward. Je ne crois pas à votre fatalité, moi ; et j'espère bien, si je me lie une seconde fois les mains aux pieds d'un autel, que vous signerez à mon nouveau contrat, et que votre étoile ne me portera pas malheur.

— Oh ! madame, j'écraserai le bec de la plume avant de signer.

— Vous signerez.

— Je ne veux pas, madame, vous condamner au veuvage à perpétuité; j'aime mieux me tenir à l'écart, vous voir successivement prendre le deuil de trois maris. Le devoir d'une charmante dame comme vous est de prodiguer les heureux.

— Puisque vous ne signerez pas, je ne me remarierai plus. J'en conviens maintenant, sir Edward, votre étoile a raison.

— Je fais une réserve, madame. Si le mari que vous choisirez jusqu'à vous me paraît digne de son bonheur, je signe des deux mains.

— Vraiment, sir Edward, je vous trouve plaisant de vouloir contrôler mon choix.

— Vous n'aurez pas ma signature, madame.

— On s'en passera, monsieur.

— Croyez-vous, madame, par exemple, que si vous épousiez M. Tower je prêterais mon nom à cet attentat?

— Eh ! mon Dieu ! qui songe à épouser M. Tower? Il s'est épousé lui-même

(1) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

n'avoir rien compris aux explications où il est entré à ce sujet. Elle croit devoir avoir remarqué qu'il s'agit de l'achat d'un terrain très-vaste, mais inculte, fait pour le compte d'un docteur prussien.

« Le gouvernement russe va contracter à l'étranger un emprunt de 42 millions de roubles d'argent, dont le produit sera employé à la construction du chemin de fer que l'on se propose d'établir entre Saint-Pétersbourg et Moscou. Cet emprunt sera inscrit sur le Grand-Livre de la dette publique sous la dénomination de quatrième emprunt, à 46 pour 100. L'inscription sera de 500 roubles d'argent. Les intérêts courront à partir du 13 août de l'année courante. Les semestres seront payés à Saint-Pétersbourg par la commission d'amortissement. L'amortissement commencera au mois d'août 1846 ; il y aura pour cela un fonds spécial qui ne sera pas confondu avec les autres emprunts. L'amortissement sera, pour la première année, de 125,000 roubles, et de 300,000 roubles pour chacune des années suivantes. La maison de banque Stieglitz est chargée de la réalisation de cet emprunt.

On écrit de Berlin, 6 décembre :

La nouvelle de la conclusion, avec le secours de la maison Rotschild, d'un emprunt pour la construction du grand chemin de fer à travers la Prusse, semble se confirmer. M. Rother, qui s'est rendu à Francfort, il y a quelques mois, dans ce but, s'est occupé très-activement de cette affaire, le roi voulant qu'on se mette, aussitôt que possible, à la construction de ce chemin.

Plusieurs officiers d'état-major, sous la direction du major Fischer, ont fixé le tracé pendant l'été et choisi les points les plus favorables pour jeter des ponts sur la Vistule. Ces messieurs sont occupés, en ce moment, à dessiner la carte qui doit être présentée au roi d'ici à Noël.

On lit l'article suivant dans le *Globe* de Londres :

« Nous apprenons de Madrid, 29 novembre, que le comte Bresson, ambassadeur français près la cour d'Espagne, a donné au général Narvaez les assurances les plus positives que les articles qui ont paru contre lui dans le *Journal des Débats*, il y a quelque temps, ont été écrits sans qu'on ait donné connaissance au cabinet français du but de l'écrivain, et de plus, que ces articles avaient fait beaucoup de peine au gouvernement et au roi. Quoique ces informations nous viennent d'une source très-respectable, nous hésiterions à y donner quelque créance, si, par une lettre du 28, on ne nous avisait des affections extraordinaires qu'ont eues la reine et le général Narvaez pour le comte Bresson, au banquet royal. Tous les honneurs de la fête ont paru réservés pour l'ambassadeur français; ce qui prouve clairement que l'ambassadeur a pleinement convaincu le gouvernement espagnol que les articles des *Débats* étaient aussi offensants pour le roi des Français que pour la reine d'Espagne ou plutôt pour ceux dont elle est le jouet.

» Nous sommes très-disposés à croire que nos nouvelles de Madrid sont vraies, d'après le silence gardé par les *Débats* depuis sa mémorable explosion de la semaine dernière. Il est très-évident que le gouvernement français, ou au moins le *roi*, a autorisé le comte Bresson à exprimer des regrets pour le déraillement (*wrongheadness*) des *Débats*. Si on a jugé nécessaire d'agir ainsi pour une douce désapprobation donnée par ce journal aux actes de Narvaez, il y a une quinzaine de jours, que ferait-on pour cette attaque puissante et directe qu'il contenait la semaine dernière? Rien ne satisfera Narvaez qu'un désaveu positif des *Débats*.

» Ce désaveu sera donné, ou la faveur dont jouissait dernièrement l'ambassadeur française changera en hostilités de la part de Narvaez. Un désaveu formel des *Débats* par le gouvernement français, placerait ce journal dans une fâcheuse position, car il est l'organe d'un parti sans l'appui duquel il doit tomber. La position est délicate comme le sont du reste toutes celles où le gouvernement cherche un terme moyen entre le bien et le mal (*right and wrong*) ; si nous pouvions prendre la liberté de donner un avis à M. Guizot, nous lui recommanderions, comme mesure politique, de mettre une fin à ce double jeu. Il peut être sûr que la chambre des Députés n'aura nulle sympathie pour le gouvernement altéré de sang de l'Espagne, et qu'en cherchant à maintenir Narvaez ce sera le meilleur moyen de hâter sa propre chute. »

Le courrier de France et d'Espagne n'est pas arrivé aujourd'hui.

Affaires religieuses de la Grande-Bretagne.

Nous croyons qu'on lira avec tout l'intérêt qu'elle mérite, la lettre suivante adressée au *Journal des Débats* par son correspondant de Londres :

Londres, le 1er décembre.

« Je ne sais, Monsieur, si le retentissement des discordes intestines de l'église d'Angleterre arrive jusqu'à vous, mais il règne ici, depuis un mois, une recrudescence de controverse religieuse qui couvrirait le bruit de la politique, si la politique faisait du bruit en ce moment. Il n'y a là, comme vous le savez, rien qui puisse paraître extraordinaire ou exceptionnel à qui connaît un peu l'Angleterre ; les discussions théologiques sont ici du pain quotidien. Ce redoublement d'agitation qui se manifeste actuellement à la surface du pays n'est d'ailleurs qu'un symptôme, une éruption pour ainsi dire, du profond travail intérieur qui s'accomplit depuis plusieurs années dans le sein de l'église nationale. La flamme latente que couve ce grand volcan théologique se fait jour par intervalles, et lance un jet momentané ; puis le cratère se referme, mais il continue à fermenter dans le fond de ses entrailles. Le foyer de cette agitation, dont les secousses se font sentir à toutes les extrémités du royaume, c'est Oxford, c'est l'*Alma mater*, c'est cette Université que le protestantisme avait jusqu'à présent considérée comme sa principale forteresse. C'est de là qu'est sortie une école qu'on a fort improprement appelée nouvelle, car sa tendance est non pas d'innover, mais au contraire de *rénover*, si je puis parler ainsi, et de remonter aux sources abandonnées de la tradition et de la primitive église. Cette école, monsieur, connue sous le nom de *Puseyism*, du nom d'un de ses chefs, le docteur Pusey, ou sous le nom de *Tractarianism*, à cause d'une série de brochures (*tracts*) publiées par ses principaux adhérens, a exercé depuis dix ans, non-seulement sur l'église, mais aussi sur l'état politique et social de l'Angleterre, une influence peu appréciée jusqu'ici, parce qu'elle était encore vague et peu saisissable, mais en réalité très-considérable. Je dois confesser tout d'abord, monsieur, que j'ai une vive admiration pour l'école d'Oxford et pour les hommes éminens qui la dirigent, les premiers dans leur pays, *facilè principes*, par l'étendue de leur science comme par l'intégrité de leur vie. Si quelque chose m'empêche d'exprimer plus ouvertement cette sympathie involontaire, c'est que, quoi qu'on en dise en France, dans les livres et jusque dans la chaire, j'ai la conviction très-profonde et très-arrêtée que les doctrines de l'école d'Oxford, loin de tendre à ramener l'église anglicane dans le sein de l'unité *romaine*, tendent au contraire à la constituer plus fortement encore en dehors de cette unité. De ce que le caractère principal de ces doctrines était un mouvement de réaction contre les excès du principe protestant, on a conclu tout de suite que c'était un mouvement de retour vers l'église de Rome. On oublie que de tout temps l'église d'Angleterre a eu la prétention que ressuscitent aujourd'hui les théologiens d'Oxford, celle de n'avoir jamais rompu la chaîne de la succession apostolique, et d'être la légitime héritière et la fidèle dépositaire de la tradition. Ces théologiens ont certainement exercé une heureuse influence, en ce qu'ils ont changé les relations extérieures des deux églises. Ainsi, pour l'église anglicane, Rome n'est plus Babylone écarlate, la grande prostituée des Sept Montagnes ; c'est une branche antique et vénérable de l'église universelle, mais, notez-le bien, une branche malade et détachée du tronc commun. Les deux églises attendent, chacune de son côté, que la brebis égarée rentre au bercail ; seulement, au lieu de trefonder elles n'échangeaient que des anathèmes, elles sont aujourd'hui disposées toutes les deux à tuer le veau gras avec joie pour fêter le retour de l'enfant prodigue au foyer paternel.

» Je vous demanderai une autre fois, Monsieur, la permission d'exposer cette situation avec plus de développemens ; je voudrais vous entretenir aujourd'hui que d'un des incidens de cette grande controverse qui met en ce moment toute l'Angleterre en émoi, et qui a eu malheureusement pour effet de déterminer contre les doctrines d'Oxford un mouvement sérieux de réaction.

» Toujours, Monsieur, il y a des adeptes qui vont plus loin que les maîtres. Cela arrive dans toutes les révolutions et contre-révolutions ; c'est ce qui est arrivé pour les théologiens d'Oxford. Pendant longtemps la discussion s'était tenue dans les limites de la doctrine ; l'influence des rénovateurs, ne s'exerçait que dans une région choisie, dans le cercle des classes lettrées, n'avait point encore éveillé l'attention des masses ; c'était, pour ainsi dire une agitation aristocratique. Mais après la subtilité, les plus ardens ont abordé le symbole. Au lieu de discuter, comme le faisaient les grands hommes de l'école, les docteurs Pusey, Newman, Palmer, Hook, sur les fondemens mêmes du dogme, sur l'Eucharistie, sur la transsubstantiation, les néophytes se sont jetés avec précipitation dans la résurrection des cérémonies et de la représentation extérieure ; ils ont entrepris une croisade de rubrique ; ils ont tout-à-coup relevé, aux yeux du peuple étonné, les autels parés et décorés du culte romain, et ils ont fait imprudemment descendre cette grande question de doctrine aux proportions d'une question de sacristie.

» Je déclare que je dis ce mot, monsieur, sans aucun préjugé. Je ne suis pas, et je crois même que vous le savez, un esprit de la sacristie. Je suis tout prêt à accorder aux questions de forme toute l'importance qu'elles doivent avoir. La religion sans culte me paraît tout aussi impossible que la justice sans lois. S'il était permis d'employer une comparaison encore un peu humaine, je dirais que cela me paraît aussi impossible qu'une société sans manières. On a pu demander quelquefois à quoi servent et la politesse et les mille conventions, en apparence si superflues, qui règlent les relations des sociétés policées. A coup sûr, elles ne constituent en réalité ni l'honneur, ni la bonté, ni la vertu ; mais elles en sont en quelque sorte les rites. Le code de la civilité puérile et honnête, c'est la rubrique du monde, c'est le rituel de la civilisation. Eh bien ! les relations de l'homme avec Dieu doivent être réglées comme les relations de l'homme avec ses semblables. Il est nécessaire que l'homme rende ses devoirs à Dieu d'une manière fixe et déterminée, comme il les rend à ses supérieurs et à ses inférieurs, et que les mouvemens intimes de son âme soient disciplinés comme ceux de sa conduite extérieure. Il y a des jeunes gens qui sont innocemment de parfaits chrétiens quand ils vont, disent-ils, admirer Dieu dans ses œuvres au lieu de l'adorer aux pieds de ses autels, quand ils rêvent au lieu de suivre l'office, et laissent chevaucher à travers champs la folle du logis, au lieu de lire les prières écrites, et qui prennent les *Harmonies poétiques et religieuses* de M. de Lamartine pour l'paroissien complet. Ces messieurs peuvent être des poètes, mais un poète n'est pas la même chose qu'un chrétien.

» Je respecte donc infiniment les formes, mais si j'y vois quelque chose, je n'y vois pas tout. Le symbole n'est pas la substance, la rubrique n'est pas la religion, pas plus que la poli-

---

depuis trente ans, et il ne divorcera pas.

— Soit. Je vous abandonne M. Tower... C'est que nous sommes en disette d'hommes, ici, d'hommes blancs, bien entendu ! il m'est difficile de choisir mes points de comparaison... je vous permettrais d'épouser le colonel Douglas.

Vous êtes généreux, sir Edward, vous me permettez d'épouser le mari d'une autre femme.

— Il ne l'est pas, madame, il ne l'est pas.

— Il le sera demain, ou après demain.

— Qui sait !

— Ah ! ceci est trop fort, monsieur ! Nous venons du bout du monde pour achever le mariage d'Amalia, par ordonnance matrimoniale, et nous garderions *le statu quo* ! A Smyrne, le OUI nuptial s'est arrêté à l'O ; nous avons fait trois mille lieues pour prononcer les deux autres lettres, et nous resterions muets ! Sir Edward, vous êtes fou !

— Madame, vous êtes au balcon et moi au pied d'un arbre, à la distance où nous sommes, nous nous entendrons toujours, mais nous ne nous comprendrons jamais ; nous jouons au volant avec des énigmes.

En ce moment, une feuille de papier tomba de l'arbre aux pieds d'Edward.

— A propos d'énigmes, dit la comtesse, voilà un arbre qui produit de singulières feuilles !

— Oui, dit Edward en ramassant le papier nonchalamment, c'est un phénomène végétal. Cela ne se voit qu'au Bengale. Les arbres ont des distractions.

— Vous êtes en correspondance avec quelque sylphide, sir Edward ?

— C'est une page à peu près blanche.

— A peu près.

— Voulez-vous la lire, madame ?

— Oh ! certainement non ! je respecte les secrets de l'air.

— Ce sont, madame, quatre vers de notre poète Campbell, l'auteur du poème : *Pleasures of hope* (*les Plaisirs de l'Espérance*).

— Ah ! le poète Campbell est perché sur cet arbre ! il fait concurrence aux oiseaux... Malheureusement, le feuillage est si touffu, que l'on ne peut rien voir après la première couche de feuilles... Peut-on lire ces quatre vers ?

— Je vais vous les envoyer, madame, par quelque femme de service.

Edward fit quelques pas vers la porte de l'habitation avec une hypocrisie d'empressement si naturelle, qu'elle trompa la comtesse Octavie.

— Non, non, sir Edward, dit-elle, en riant, ne prenez pas cette peine ; il fait si chaud ! J'aime mieux continuer de causer à distance, comme nous faisons : causer au hasard, paresseusement, sans sujet, sans but, en saisissant au vol la première folie qui nous tombe dans la tête... Dites-moi, sir Edward, comment ces quatre vers de Campbell ont-ils fleuri sur cet arbre ?

— C'est moi qui les ai placés là ce matin... vous m'obligez à me trahir... J'espérais que le soleil, en midi, les ferait tomber à vos pieds ; ils sont tombés aux miens, les pauvres !

— Cette explication est assez naturelle.

Edward tenait la feuille de papier, négligemment ouverte, au bout de ses doigts, et il lisait et parlait en même temps. On a probablement compris que Nizam, courant de branche en branche, comme on le sait, avait laissé tomber cette page écrite, sans lui donner la forme d'une lettre. Elle ne peut se lire que par lambeaux, ainsi qu'Edward le lisait :

« *Sir Edward, mon honorable maître,*
« Le temps va vite, nous le tempe...

— Malheur, dit Edward, qui parlait tout en phrasant et lisait deux lignes, voici les quatre vers de Campbell, traduits en français :

Oh ! je voudrais être le vent
Qui dans vos beaux cheveux noirs joue,
Et met leur ébène mouvant
Sur l'ivoire de votre joue !

— C'est très-bien traduit, sir Edward !

— Oui, lorsqu'on ne connaît pas l'original.

« *Ce fakir mystérieux qui demande l'aumône aux arbres s'entretenait, ce matin, avec un Béraidje, trop jeune pour être chauve, je les oserais sans être vu, comme toujours...*

— Sir Edward, j'ai dit souvent, en regardant un portrait : Mon Dieu ! quelle ressemblance parfaite ! et je n'avais pas vu l'original. Je fais ainsi pour vos vers.

— Oh ! madame, gardez un instant cette pose ; vous êtes, comme cela, le plus beau portrait de vous-même qui se puisse voir.

» *Le Fakir et le Béraidje se sont séparés, mais avec certains gestes qui m'ont fait supposer qu'un rendez-vous était assigné à la même place.* »

— Vous êtes, madame, ainsi posée à ce balcon, le digne pendant d'un tableau de Hook qui est au Louvre. Ici, la distinction et l'élégance aristocratiques ; là-bas, le naturel bourgeois et flamand. Un contraste délicieux.

— Sir Edward, vous cherchez vos pendants un peu loin, ce me semble.

— Votre cadre est superbe ! il y a une fusée de feuilles et de clochettes d'or qui s'élance de l'angle du balcon, éclate sur le chêtre, et brise au milieu son arabesque. Ce bambou raide est du meilleur goût indien, et se marie admirablement à ce bras moitié mousseline, moitié ivoire vif, qui s'allonge sur la pierre avec tant de grâce... Laissez-moi donner deux coups de crayon sur ce papier, pour copier le cadre seulement...

« *J'ai couru, à mon arsenal, sir Edward ; j'ai couvert tout mon corps, de la tête aux pieds, de ma toile de rizière ; c'est un stratagème de costume assez bien réussi. La toile est semée, dans toute sa longueur, de chaumeaux de riz bien touffus et vertement hérissés. Ainsi déguisé, je me suis étendu à plat ventre sur le lieu du rendez-vous du fakir et du Béraidje, en mêlant mon terrain artificiel à la verdure naturelle de la rizière...*

— Ainsi donc, sir Edward, vous me faites poser pour mon cadre ?

— Excusez-moi, madame ; prêtez-moi encore deux instans, et je vous rendrai ma vie.

— Quel trafic d'usurier me proposez-vous, sir Edward !

— Le fond de votre portrait, madame, est d'un beau noir lumineux, parce que votre galerie n'a que deux ouvertures, fort éloignées l'une de l'autre, à chaque extrémité. Sur ce fond d'ébène tendre, votre visage, vos épaules, vos bras, votre corsage de mousseline blanche se détachent à ravir... Permettez-moi, madame, de croiser quelques traits d'ombres pour exprimer ce fond. Une fois dans ma vie, je veux faire le portrait d'un cadre.

« *Le fakir et le Béraidje sont venus. Ils ont regardé circulairement autour d'eux. Le désert était désert, comme nous disons en indien. Ils ont déposé je ne sais quoi, des armes probablement, dans les grandes herbes qui voilent l'entrée d'une grotte d'où s'échappe un petit ruisseau. Ensuite, le fakir a dit : IL Y A DIX ANS QUE NOUS AVONS COMMENCÉ CE TRAVAIL ; EN QUELQUES JOURS, EN QUELQUES HEURES, IL SERA TERMINÉ, AVEC L'AIDE DU DIEU SIVA. L'autre a dit : LA NUIT PROCHAINE, NOUS POURRONS ENFIN ATTAQUER L'HABITATION DE NERBUDDA, ET TUER LES CHEFS DE NOS ENNEMIS...* »

— Sir Edward, dit la comtesse avec impatience, il vous faut beaucoup trop de temps pour peindre des ombres. Je vous laisse le cadre, et je descends.

Edward continua la lecture de cette lettre effrayante, tout en dessinant à la hâte, sur une autre page, le balcon, orné des quatre vers de Campbell (1).

(1) Le poète Campbell est mort cette année en France à Boulogne-sur-Mer. Son corps a été transporté à Londres et inhumé à Westminster.

La lettre du fidèle Nizam avait la conclusion suivante :

« *Ainsi, honorable maître, j'avais raison de soupçonner ces faux mendiants et ces faux laboureurs qui maraudent çà et là, aux environs de l'habitation.*
» *Les Taugs ont organisé partout des espions. Pendant que nous songeons à les attaquer chez eux, ils méditent de nous égorger chez nous. Ils se proposent de mettre à exécution un projet vieux de dix ans. Quel est ce projet ? Nous le verrons à l'œuvre. Tenons-nous sur nos gardes. Veillons.*
» *Je n'ai pas voulu me montrer à l'habitation, de peur d'y être retenu et d'y perdre un temps précieux. J'ai suivi, par les arbres, le chemin de l'Ais. A la première nuit de danger, après la fermeture des portes de Nerbudda, vous entendrez ma voix. Les Taugs ne se doutent pas que je suis leur avant-garde. Tenez-vous prêts : le péril est imminent.* »

Edward s'avança jusqu'au pied du perron, pour recevoir la comtesse Octavie ; et dès qu'elle parut :

— Voilà, madame, — lui dit-il en lui montrant la page du dessin, — voilà un portrait absent que je garderai toute ma vie.

— Oui, sir Edward, c'est fort juste ; il ne manque à ce portrait que le portrait.

— Le souvenir est un grand peintre, madame. Je pourrais oublier cette arabesque de feuilles et cette pluie de fleurs, ce joli balcon, nuancé par les caresses des branches flottantes et des rayons de soleil, ces arènes vives, qui se découpent dans une éclaircie d'azur et d'or ; mais je n'oublierai jamais la gracieuse image qui me souriait dans la transparence lumineuse de ce cadre, et mon souvenir la reprendra sans cesse à ce balcon, aussi jamais effacée par les injures de l'air ou de l'homme n'altèrent son éblouissante pureté.

— Sir Edward, ne tournons pas l'entretien au sérieux ; je crains de tomber en mélancolie... Croyez-vous que ma position n'inspire des idées plaisantes ?... Il me faudra plus d'un jour pour m'accoutumer dans ce pays, où je suis venue comme une étourdie, ne prenant conseil que d'une idée, reconnue absurde en arrivant... Voulez-vous me plaire, sir Edward ?

— Mais cela me plairait assez, madame.

— Renoncez au genre sérieux ; soyez toujours gai, sir Edward, absolument comme si vous aviez toujours deux tigres devant vous, et lorsque vous aurez quelque chose de triste à me dire, dites-le moi en riant.

— C'est convenu, madame. Voyons, de quoi causerons-nous, avec accompagnement perpétuel de sourires ?

— Reprenons l'entretien où nous l'avons laissé, à la chute du quatrain de Campbell.

— Adopté à l'unanimité ! Nous traitions justement le plus frivole des sujets et le moins sérieux, nous causions mariage.

— Etes-vous bien sûr de cela, monsieur ?

— Vous m'avez fermé la bouche, madame, au moment où j'allais vous proposer de signer un contrat si, à défaut de Douglas, reconnu impossible, vous épousiez le comte Elena Brodinski. Notre entretien était à une pause forte. Le comte Elena est un jeune homme d'une haute distinction de manières et d'esprit ; toutefois un peu trop enclin à la causerie sérieuse, il est vrai à la vérité...

— Eh mon Dieu ! nous connaissons le comte Elena, sir Edward... je vous dispense de me faire son portrait.

— Au fait, c'est juste, vous le connaissez mieux que moi, madame, je ne songeais pas : j'ai d'incroyables écarts de pensée. Je signerais avec enthousiasme votre contrat de mariage, si vous épousiez le comte Elena. C'est un parti sortable de toute façon.

(*La suite à demain.*)

…la probité ou l'honneur. La forme est variable; elle …maine; elle n'est pas la vérité essentielle et éternelle. …pourquoi, dans un pays comme l'Angleterre surtout, …cer une restauration religieuse par les cérémonies, …à commencer par la queue. Vous savez combien le …anglais est encore foncièrement protestant, combien le …ain du puritanisme fermente encore en lui. Or voici …-à-coup il voit ses sombres églises devenir élégantes et …es; il voit sortir de terre des autels chargés de croix et …delabres, parés de ces fleurs qu'il avait desséchées et …ées sous son souffle brûlant; il voit reparaître les sur…s, les dalmatiques, ses ministres habillés en prê… en un mot tout cet appareil de décors associé dans son …t aux souvenirs du denier de Saint-Pierre et de l'invasion …isme. Alors il lève les yeux vers ses évêques, il espère …e en eux; il compte qu'ils sauront mettre l'ordre chez …(*set their house in order*); mais, ô scandale! voici les évê… eux-mêmes qui tournent et qui se font contre-révolu…aires!

…a conduite des évêques anglais, Monsieur, est assez cu…e à observer. On les voit d'abord s'effrayer des progrès …éologiens d'Oxford, qui individuellement valent à-peu-…ous les évêques ensemble, mais comme un des caractè…ecclésiastique de cette école est la tendance à réhabiliter le sacrement de …hation et à exalter le corps du clergé, les évêques ne lui …bientôt plus qu'une demi-opposition et se radoucissent …idérablement. C'est ainsi qu'ils arrivent à encourager tout …premiers, les restaurations extérieures, et voilà pourquoi …s les voyons aujourd'hui aux prises avec leurs congréga…s à propos de surplis et d'offrandes.

La querelle a éclaté simultanément sur trois points, dans …diocèses d'Exeter, d'Oxford et de Londres. Dans plusieurs …isses de ces diocèses, les ministres ont subitement ressuscité …remis en usage d'anciennes cérémonies primitivement or…nées par la rubrique, mais qui étaient tombées en désuétude, …uis à peu près deux siècles. Les paroissiens se sont scanda…, se sont réunis et ont porté leurs plaintes devant le tri…nal de leurs évêques. Les chefs spirituels des diocèses ont …é leur jugement; mais ce jugement donnait, sur presque …s les points, raison aux ministres et tort aux congrégations. …e borner ici à vous parler de la controverse qui s'est éle…e dans le diocèse de Londres, qui présente toute la discussion …son jour le plus remarquable, car elle réunit à la fois et la …nde question du surplis et la non moins grave question de …randes.

…Dès 1842, plusieurs évêques avaient, dans leurs lettres …storales, appelé l'attention de leur clergé sur l'observation, …plutôt sur l'inobservation des règles de la rubrique. Par une …rte de compromis que je ne saurais considérer comme autre …e qu'une capitulation de conscience, ils croyaient devoir …core blâmer les tendances de l'école d'Oxford, mais tout en …surant les doctrines, ils approuvaient et encourageaient la …part des usages extérieurs que ces doctrines avaient remis au …ur. L'évêque de Londres se distingua particulièrement alors …r son zèle rénovateur; il recommanda à son clergé le réta…issement des croix et des chandeliers sur l'autel, l'usage du …plis pendant tout le cours de l'office, et la collecte à la fin. …*tractariens* ne s'y trompèrent pas; ils prirent en toute hu…ilité la censure anodine de l'évêque, et se montrèrent aussi …ntens qu'édifiés de sa lettre pastorale. Il en fut autrement du …arti protestant, appelé aussi évangélique. Ce parti, qui comp…t encore dans son sein la grande majorité du clergé ordinaire …s paroisses, attendit en silence des ordres individuels. Chacun …s ministres se dit: « Je ne commencerai pas le premier; » et …s choses restèrent ainsi pendant un an.

…En 1843, l'évêque se prononça plus clairement. Il reprocha …son clergé la négligence qu'il apportait dans l'exécution de …s instructions, et lui enjoignit une obéissance immédiate. …Alors les congrégations s'émurent; les laïques se concertèrent …et préparèrent, à la manière anglaise, un grand *meeting* qui de…vait se tenir à Londres dans la salle des Francs-Maçons. Une …protestation isolée suspendit momentanément ce projet. Le cler…gé d'une des paroisses de Londres, celle d'Islington, réuni par …l'évêque dans sa tournée de confirmation, se hasarda à faire en…tendre ses plaintes; il les exprima avec une telle force, que le …prélat crut devoir céder et retirer les ordres qu'il avait donnés. …Les autres paroisses suivirent l'impulsion, et il y eut d'un com…mun accord un ajournement.

…Mais la semence de discorde était semée, et il suffisait …qu'elle fût tombée sur quelque coin de terre propice pour …germer et grandir immédiatement. Qu'il se rencontrât un vi…caire ou un ministre partisan des idées nouvelles, et la que…relle devait renaître. C'est ce qui est arrivé sur plusieurs points, …entre autres dans la paroisse de Tottenham, à Londres. Le mi…nistre d'une des églises de cette paroisse, M. Twining, a rétabli …l'usage de prêcher en surplis, au lieu de prêcher simplement en …robe, et celui de faire faire une quête sur tous les bancs à la fin …de l'office; et tout aussitôt la congrégation s'est mise en état d'in…surrection. Une assemblée nombreuse des *seatholders*, c'est-à-…dire des locataires de bancs, a présenté une protestation au mi…nistre qui a répondu par un refus formel de changer sa résolu…tion; et c'est alors qu'un des principaux membres de la pa…roisse, M. Maslin, lui a adressé une lettre dont je citerai, Mon…sieur, les principaux passages, parce que le côté protestant de la …question m'y a paru exposé et discuté de la manière la plus re…marquable:

« Je me regarderais coupable de présomption si je discutais avec …vous le plus ou moins de valeur de la rubrique, qui est depuis …quelque temps devenue d'une si grande importance aux yeux …du clergé; mais vous conviendrez avec moi que la rubrique, …c'est-à-dire le règlement du service de l'église, n'a d'autorité …qu'autant qu'elle est utile ou nécessaire à une meilleure célé…bration du culte public; que les règles sont en elles-mêmes in…différentes, et, comme toute cérémonie de l'Eglise, peuvent …tomber en désuétude par suite de changemens dans la société …ou dans l'opinion; qu'elles peuvent être soit abolies, soit modi…fiées selon que les chefs de l'église le jugent convenable, et que …tout cela peut se faire sans qu'aucun préjudice soit porté à la …religion ou à aucun article de foi.

« Le clergé, qui attache tant d'importance à la rubrique, ce …produit d'une ère qui n'est pas la plus pure de l'église, peut, …étant composé d'hommes d'éducation et de réflexion, faire les …distinctions qui l'empêchent d'être soupçonné de superstition; …mais en faisant revivre des coutumes oubliées, mises de côté …par l'assentiment général du clergé à un autre temps, aux …dépens de la paix des paroisses, il est sûr de jeter dans la per…plexité les esprits de ceux qui ne sont pas si bien doués, et de …les mener à confondre la vérité religieuse avec les accessoires …du culte religieux, chose d'humaine origine.....

« Les écritures, ce dépôt de la vérité chrétienne, et qui sont …l'étendard de notre foi, reconnues ainsi par l'église, bien qu'une …partie du clergé semble abandonner sur ce point les opinions …de la réformation, les écritures déclarent distinctement que …Dieu, étant un esprit, veut être adoré en esprit et en vérité …(parce qu'il connaît les secrets des cœurs, et ne peut être trom…pé par notre zèle stérile ou nos rites pompeux); et cependant il …y a un parti dans l'église qui fait tout ce qu'il peut pour ren…verser cette injonction par l'introduction de cérémonies frivo…les et de distinctions subtiles, qui doivent, en dernier résultat, …altérer la spiritualité du culte du seigneur. Les rites et les …cérémonies ne peuvent pas nous rapprocher plus près de …Dieu..... Il faut qu'on y ait recours, parce que la faiblesse de …la nature humaine en a besoin pour activer les mouvemens …du cœur ou exciter la dévotion tiède de l'âme. Mais il y a un …point où ils deviennent un mal pour ceux qui ont la perception …lucide de la vraie religion... Considérons toujours comme une …maxime de la vérité, que les formes et les cérémonies, de quel…que nom qu'on les appelle, ne sont rien devant Dieu, considé…rées absolument..... S'il était un parti dans l'église qui cher…chât à ramener l'église d'Angleterre à la simplicité du temps …des apôtres, à l'assimiler à la simple et sévère religion promul…guée par son divin fondateur, il y aurait quelque chose de mé…ritoire dans cette tentative, même infructueuse; quelque chose …de bon, lors même que de trop enthousiaste; mais tenter, au …prix d'énormes sacrifices, de ressusciter certaines formules qui …ont été négligées comme des superfluités dans le service de l'é…glise, et sans raisons suffisantes; mais vouloir donner à la ru…brique une puissance et une autorité qui ne lui appartiennent …pas, voilà ce qui me semble aussi extraordinaire qu'inconsé…quent.

« Dans un temps comme celui-ci, où les hommes sont enclins …à penser par eux-mêmes et à analyser plus soigneusement …qu'autrefois leurs idées sur les questions religieuses, il est …singulier que le clergé fasse des efforts pour obscurcir la vérité …et pour ternir la pureté de la religion, en faisant revivre ces …nuages de mystère, ces pieuses fraudes qui sont le propre de …temps moins civilisés. La tentative sera certainement impuis…sante, parce que je crois que le même esprit qui enfanta la ré…formation, dans un temps comparativement barbare, saura …bien, dans un temps plus éclairé et plus civilisé, dissiper tôt …ou tard ces erreurs d'hommes vertueux, mais abusés. Ce n'est …pas en ce siècle-ci qu'on peut espérer d'imposer à la crédulité …publique, ou de tirer un voile sur la face de la vérité...

« Le clergé a pour mission de prêcher l'Evangile, la vérité …telle qu'elle est en Jésus, la révélation de l'homme à Dieu; cet…te vérité éternelle, exprimée dans le plus simple langage et …transmise à l'homme sans pompe ni parade; qui plane bien au…dessus des règles et des conventions humaines, et qui subsistera …encore après que toutes ces choses, dans lesquelles l'homme pla…ce une folle confiance, seront ensevelies dans l'oubli, alors que …la rubrique, l'Eglise elle-même, ses rites, ses cérémonies ne …seront plus, et que ceux qui les considéraient comme essentiels …à la vraie religion, aussi bien que ceux qui les condamnaient …comme de vaines formalités, reposeront tranquillement dans le …tombeau. »

(*La suite d'un prochain numéro.*)

Nouvelles de Suisse.

Zurich, 8 décembre.

La *Nouvelle Gazette de Zurich* publie le bulletin suivant:

Berne. Le conseil de régence a fait part au landammann de la république qu'une levée de troupes a eu lieu, ce que lui et M. Blœsch, vice-landammann, ont approuvé dans un entretien avec M. de Tavel, avoyer. Une lettre circulaire portera les détails à la connaissance des membres du grand-conseil.

C'est M. le colonel Zimmerli qui commande les troupes en marche vers la frontière de Lucerne. Il a, dit-on, reçu l'instruction d'entrer dans ce canton en cas de guerre civile, même sur l'appel d'un gouvernement provisoire.

Lucerne. L'ancien landammann Ab-Yberg de Schwytz, dans une conférence qu'il a eue à Lucerne avec M. Siegwart, qui avait demandé du secours, lui a déclaré qu'on ne peut se fier aux troupes de Schwytz, attendu que les jésuites, qui n'ont jamais été reconnus par la commune cantonale, ne comptent pas moins d'adversaires que d'amis. Le conseil de régence a déclaré permanentes ses séances à l'hôtel-de-ville; le grand-conseil doit être convoqué à Ruswyl, parce qu'on s'attend, pour le 9, à un soulèvement du chef-lieu. En attendant, M. le colonel Gœldlin de Sursee a été délégué à Willisau en qualité de commissaire de régence. Déjà le 4, le gouvernement a convoqué de nouvelles troupes, surtout de l'artillerie, sous le prétexte d'exercices militaires.

Dernier rapport. Nous apprenons de source digne de foi qu'à 2 heures de cette nuit a commencé l'insurrection générale des adversaires des jésuites contre le gouvernement de M. Siegwart et de ses collègues.

St-Gall. Aujourd'hui, les adversaires des jésuites dans les cantons de St-Gall, de Schwytz et de Zug, tiennent une assemblée assez nombreuse à Rapperswyk.

Argovie. Le petit-conseil d'Argovie a fait à son tour des préparatifs militaires pour être en mesure de tenir tête à chaque événement.

— On mande d'Arau, en date du 6 décembre:

Il s'organisera ce soir ici, dans une réunion qui aura lieu à l'hôtel du Lion, un corps de volontaires qui choisira lui-même ses chefs. Au premier signal donné par les libéraux lucernois, ils se mettront en marche pour aller à leur secours.

Nouvelles de Suède.

Stockholm, 22 novembre.

Le roi a mandé auprès de lui, mardi dernier, le maréchal et les orateurs de la Diète pour les charger de faire savoir aux états qu'il désirait vivement, si cela était possible, que la Diète fût dissoute en 1845, époque à laquelle S. M. supposait que toutes les affaires importantes pourraient être terminées. En cette occasion, le roi a particulièrement fixé l'attention du maréchal et des orateurs sur les questions concernant la réforme de la législation, les établissemens de crédit, les finances et la banque, et a exprimé, dit-on, l'espoir que la nouvelle loi criminelle, qui sera présentée très prochainement à la Diète, pourra être suffisamment discutée d'ici au terme précité.

Nouvelles de Belgique.

Bruxelles, 11 décembre.

La chambre des représentans a terminé hier la discussion du budget de la justice.

Le crédit de 50,000 francs, demandé comme subside à la ville de Gand pour la construction de son palais de justice, a donné lieu à quelque débat. On sait que ce crédit a été voté dans la séance précédente; mais M. le ministre avait compris qu'il pourrait en disposer quand même la province ne remplirai pas les conditions auxquelles était subordonné l'emploi de la somme allouée l'année dernière. M. d'Huart a alors proposé une disposition portant qu'il ne sera fait emploi de ladite somme qu'aux mêmes conditions imposées en 1844; mais ces conditions seront considérées comme remplies, si les bâtimens cédés par la province sont reconnus équivaloir au subside qu'elle devait fournir. La chambre a adopté cette proposition.

Sur la proposition de M. Mast de Vries, la chambre a voté un nouveau crédit de 1,500 francs pour les malheureux Bonne père et fils, qui ont été victimes d'une erreur judiciaire; mais il a été décidé que ce subside serait le dernier.

La chambre entamera aujourd'hui la discussion du projet relatif au traité avec le *Zollverein*.

Le sénat a entendu hier trois rapports. Les deux premiers, sur le budget de la dette publique, et sur un projet de crédit supplémentaire pour le même budget, exercice 1844, ont été présentés par M. le baron de Macar.

Le troisième, sur le budget des voies et moyens, a été fait par M. le vicomte de Biolley.

Cette dernière commission a fait les mêmes observations qui ont déjà été présentées dans la chambre des représentans relativement à l'augmentation opérée sur l'impôt foncier par suite des opérations cadastrales dans le Limbourg et dans le Luxembourg; elle ne s'est pas opposée à l'adoption du chiffre.

Elle a réclamé la formation d'une commission de surveillance pour les fonds destinés à l'amortissement, ainsi qu'un projet de loi sur le caissier de l'état et sur les caisses d'épargne. La commission appelle en outre l'attention du gouvernement sur la nécessité de reviser les lois sur les sucres, sur les bières, sur les patentes, sur l'enregistrement, sur les boissons distillées en ce qui concerne le mode vicieux de l'impôt, et la loi sur le sel, en ce qui concerne l'exemption de l'impôt sur le sel employé à l'agriculture.

La discussion de ces rapports a été mise à l'ordre du jour pour aujourd'hui.

— Un fait assez singulier a été signalé à la chambre à l'occasion du projet de loi tendant à proroger le délai accordé aux habitans des parties cédées pour former la demande de rester Belges. La presse n'a pas accordé son attention à cette anomalie. Deux agens diplomatiques, qui représentent le gouvernement belge à l'étranger, ont laissé écouler le terme fixé par la loi, et se trouvent par conséquent de plein droit déchus du rang de Belges et inhabiles à représenter le gouvernement. Entre autres conséquences, il en résulte que la validité des actes civils qui auront été passés devant eux, à l'étranger depuis l'échéance du terme, sont contestables en droit.

— M. le baron Deffandis est parti hier pour Paris, après avoir rempli l'objet de sa mission à Bruxelles.

— L'élection de Turnhout est terminée: M. Albéric Dubus, commissaire d'arrondissement, a été nommé représentant par 268 voix contre 211 données à M. le baron de Fierlant.

— Mardi, M. le baron d'Arnim a donné sa seconde soirée d'hiver, et, selon sa louable habitude, il a ménagé une agréable surprise à ses hôtes... Un duo charmant, dialogué entre un tyran italien et sa pupille, partait d'un salon voisin... C'est la voix de la *Pasta*, disaient les uns; c'est celle de *Tamburini*, disaient les autres. Comme ils chantent bien tous les deux! Je veux les voir, s'écrie une jeune comtesse impatiente, en s'élançant vers la porte, où toutes les dames la suivent. Eh bien! où donc est la prima dona? — Dans ma gorge, lui répond le baryton. En effet, c'était Starck, ce célèbre chanteur à haute et basse pression, qui, après avoir fait les délices des Allemands, va faire celles des Parisiens, en traversant la Belgique.

Nouvelles de Danemarck.

Copenhague, 2 décembre.

Une commission des états de Roeskeld (ces états n'ont pas l'initiative des lois) a proposé à cette assemblée d'adresser au gouvernement une pétition demandant:

1° Qu'il soit nommé une commission chargée d'élaborer un projet de loi pour l'abolition de l'impôt de consommation dans le royaume, et pour une législation douanière uniforme et un impôt sur l'eau-de-vie pour l'état entier, de même que, pour une telle organisation, des autres impôts tels que les finances n'en souffrent pas et qu'aucune partie de l'état ne soit surchargée;

2° Que ce projet de loi, entraînant, comme conséquence, l'abolition de toutes les entraves du commerce entre le royaume et les duchés, soit examiné par des délégués des états, pour être, ensuite présenté, aussitôt que possible, aux quatre assemblées d'états.

Affaires de France.

Nous apprenons que par suite du taux exorbitant auquel l'emprunt de 200 millions a été adjugé, plusieurs députés se sont réunis aujourd'hui et qu'ils ont résolu de présenter à la chambre des députés une proposition relative à la conversion du 5 p. c., si le ministère ne prenait pas l'engagement, pendant la discussion de l'adresse, de présenter un projet de loi sur cette matière dans le cours de la session. (*Corresp.*)

— M. Guizot a fait tout récemment encore de nouvelles tentatives auprès du cabinet de Londres pour en obtenir des modifications aux traités sur les droits de visite. Il voudrait pouvoir insérer dans le discours de la couronne, un paragraphe à cet sur cette question importante. Mais on ajoute que lord Aberdeen a répondu à M. Guizot de manière à lui ôter tout espoir de réussir sur ce point. (*Idem.*)

— Les Arabes qui ont accompagné M. le maréchal Bugeaud en France, viennent d'arriver à Paris. Ils étaient couverts de leurs burnous blancs; ils sont entrés hier à Paris tenant par la bride leurs magnifiques chevaux revêtus de couvertures, de peur qu'ils ne prissent froid.

Affaire de la goëlette *la Curieuse*.

Nous avons déjà parlé de la saisie par les Anglais, dans la Gambie, et de la vente en Sainte-Marie de Bathurst de la goëlette française *la Curieuse*, par une intolérable extension du droit de visite. Un journal de Nantes nous apporte sur cette affaire des détails nouveaux et qui doivent appeler une sérieuse attention.

« Gorée, 18 octobre.

» A la hâte, nous allons vous parler de l'affaire de *la Curieuse*. Nous serons bref. *La Curieuse*, a été saisie en Gambie, jugée, condamnée comme équipée pour la traite des noirs, et les capitaine et armateurs contraints, dit le jugement, de se livrer à ce commerce illicite. Voici les chefs d'accusation : Il fut trouvé à bord de *la Curieuse* 10 futailles vides ; cette quantité paraissait au capteur plus considérable que ne l'exigeaient les besoins du navire ; sur ce premier chef la navire fut saisi. On reconnut plus tard qu'un jeune noir, mousse à bord de *la Curieuse*, n'était point porté au rôle d'équipage ; ce second chef vint confirmer la saisie. De là, M. Leraistre et les intéressés dans ledit navire furent cités à comparaître devant la cour de la vice-amirauté pour entendre prononcer sur cette saisie ce que de droit. M. Leraistre accourut de suite à Gorée, pour s'y procurer toutes les pièces propres à leur faire raison de cette infâme accusation.

» En effet, il emporta d'ici : 1° un certificat de la douane, constatant que les dix futailles vides, trouvées à bord de *la Curieuse*, étaient bien en nombre de celles employées récemment par ce navire dans son dernier voyage de traite d'huile de palme ; 2° Un certificat du commandant des classes de Gorée, expliquant la présence à bord du jeune mousse, bien qu'il ne fût pas porté sur le rôle d'équipage ; ces témoignages authentiques furent à peine examinés : *la Curieuse* devait être condamnée, elle le fut, et elle a été condamnée comme négrier. Et nous, armateurs de ce navire, nous voilà sous le coup d'un jugement rendu par une colonie voisine, jugement dont les effets, dans notre législation, seraient de nous envoyer au bagne !

» Nous attendons toutes les pièces de cet infâme procès, et notre gouverneur, témoin de cette infamie, va, par premier navire, adresser le tout au ministère. Il est impossible que le gouvernement n'intervienne pas dans cette affaire, et la presse en retentira, si justice ne nous est pas faite. C'est de la part de la douane de Sainte-Marie un vol manifeste, un vol à main armée.

» L'affaire de *la Curieuse* nous occupe beaucoup ; la condamnation a eu son cours, et le navire a été vendu. Croiriez-vous que, jusqu'à présent, nous n'avons pu obtenir de qui de droit toutes les pièces se rattachant à cette procédure ? Nous allons être dans l'obligation de les faire réclamer par le gouverneur lui même. C'est un infâme calcul de la part de nos adversaires : par ce moyen, ils se ménagent le temps de faire passer en Angleterre toutes leurs plaidoiries, et de les représenter sous les couleurs qui leur seront les plus favorables. Il n'est point possible que le gouvernement reste muet dans cette affaire. Les deux chefs d'accusation élevés contre nous étant dissipés par les certificats retirés de Gorée, nous devons être acquittés. »

Nouvelles et faits divers.

L'amirauté anglaise donne un grand développement aux constructions de navires en fer. En ce moment on compte six bateaux en fer sur le point d'être terminés ; ce sont le *Harpic*, la *Torche*, le *Myrmidon*, le *Chacal*, le *Lézard* et le *Bloodhound*. Les chaloupes à vapeur le *Trident* et le *Grappler* seront aussi bientôt prêtes. A Liverpool, M. Laird construit la frégate à vapeur le *Vulcain*. Ces navires donneront une grande impulsion au système des bâtimens en fer. Voilà quatre ans que le steamer en fer de Douvres fait le trajet entre ce port, Calais et Ostende. Jamais on ne s'est plaint de son service.

— Un vol considérable a eu lieu, à Londres dans la nuit de samedi, dans un magasin de nouveautés de Cheapside. Les voleurs ont fait main basse sur toutes les marchandises de prix et sur l'argent qui se trouvait dans le comptoir. On offre cinquante livres de récompense à qui les fera découvrir.

— La nouvelle salle de l'Opéra royal de Berlin, construite sur l'emplacement de l'ancienne, qui a été incendiée l'année dernière, a été inaugurée le 7 de ce mois, par la première représentation de l'opéra en trois actes, *Un Camp en Silésie*, musique de Meyerbeer, qui a été composée pour cette solennité.

La Gazette générale de Prusse, qui consacre un feuilleton au compte-rendu de cette intéressante soirée, fait un grand éloge de la musique de Meyerbeer, toute nationale, dit-elle.

Quelques journaux de province, entre autres la *Gazette de Cologne* et la *Gazette de Brême*, ont publié ces jours-ci des lettres qui leur ont été adressées probablement après les répétitions générales de cet opéra. Ces correspondances blâment l'apparition sur la scène des deux canons attelés de plus de vingt chevaux et de détachemens de hussards, de grosse cavalerie, etc. Une autre lettre de Berlin prétend que c'est outrager le drapeau prussien que de le faire paraître sur la scène.

Le fond de la pièce n'a rien d'historique : il repose sur quelques anecdotes de la vie du grand Frédéric, qui se sont transmises de génération en génération dans le peuple.

— Un conducteur de la diligence de Paris, *les Jumelles*, très-adroit tireur, a tué à la course, dans la nuit du lundi au mardi, un énorme canard qui traversait le pavé au moment du passage de la voiture à minuit.

— Un nouveau règlement pour le traitement des prisonniers militaires vient d'être rédigé par ordre du feldmaréchal duc de Wellington. Nous y remarquons les recommandations suivantes : L'emprisonnement sera solitaire ou en commun. Lorsqu'un soldat en prison aura manqué à la discipline, les officiers de la garnison ou du camp pourront le mettre au pain et à l'eau et l'empêcher de se coucher pendant un temps qui ne pourra dépasser 72 heures. Personne ne visitera les prisonniers que le chapelain ou les officiers de leurs régimens. On aura soin de la santé des prisonniers. On aura soin de nettoyer les cellules, de les aérer et de les chauffer. Le tabac et les liqueurs de toute espèce sont défendus. Il ne sera délivré dans les cellules aucun livre qu'il ne soit approuvé par la garnison ou par le chapelain de l'armée. On traitera les prisonniers avec bonté. Dans le cas de nécessité on pourra mettre les menottes aux derniers. La nourriture des prisonniers se composera de pain et de pommes de terre ou de viande et de pommes de terre seulement.

— On se plaint déjà du froid, et nous n'avons encore eu que 7 à 9 degrés centigrades au-dessous de zéro. Paris a vu des hivers bien plus rigoureux. Voici les années où le thermomètre est descendu le plus bas :

En 1665, il y a eu 21 degrés centigrades ; en 1709, 23° 1/10 ; en 1716, 18° 07 ; en 1776, 19° 01 ; en 1783, 19° ; en 1788 22° 03 ; en 1795, 23° 05 ; en 1798, 17° 06 ; en 1812, campagne de Russie et en 1836, 18° ; en 1838, 19° ; en 1840, 17°.

Jusqu'à présent le plus grand froid que l'on ait eu à souffrir à Paris a été celui de l'hiver de 1795, durant lequel le thermomètre descendit à 23° 05.

— On écrit d'Anvers, 12 décembre :

L'Escaut charrie plus de glaces que les jours précédens ; le froid continue et le ciel est toujours clair.

— Hier soir, il y avait eu répétition du concert de l'harmonie, au foyer du théâtre royal. Vers 10 heures, on s'est aperçu que le feu avait pris, on ne sait comment, au plancher du foyer ; avant l'arrivée des pompiers les employés du théâtre l'avaient déjà éteint. Si cet accident était arrivé quelques heures plus tard, il aurait pu avoir des suites graves.

— On écrit de St-Petersbourg, 30 novembre :

Après avoir fait de vaines tentatives pour faire rentrer dans leur patrie deux jeunes seigneurs russes, qui habitent Paris depuis quelques années et ont formellement déclaré vouloir y rester, MM. Baturin et Golowin, le gouvernement vient de faire séquestrer leurs biens au profit de l'état.

— Les étudians de l'Université de Heidelberg, dans le grand-duché de Bade, ont pris une résolution qui semble prouver que les mœurs un peu turbulentes des universités germaniques se civilisent et s'adoucissent. Ils viennent d'abolir l'usage du duel, et de décider que dorénavant ils feraient juger les différends, qui pourraient s'élever entre eux, par un jury d'honneur composé de dix de leurs pairs, élus par les deux adversaires.

— On écrit de Nuremberg, 7 décembre :

Une mesure qu'on vient d'adopter récemment, et dont on s'efforce vainement, ici comme ailleurs, de deviner les causes, produit une vive sensation : le ministre de la guerre a ordonné qu'à l'avenir les hommes des grand'gardes des villes de province et ceux des postes isolés, seront toujours approvisionnés de cartouches. On va aussi établir un dépôt de munitions à chaque grand'garde. On comprend que ces dispositions, qui rappellent des temps de troubles, donnent lieu à toutes sortes de suppositions. Il est probable que ce sont les derniers désordres de Munich qui ont fait adopter ces mesures.

— Le roi de Prusse, annonce la *Gazette de Berlin*, fait tirer à ses frais cent exemplaires de luxe de la nouvelle édition des œuvres de Frédéric II. Ces exemplaires, magnifiquement imprimés sur papier vélin et ornés d'une infinité de gravures et de vignettes, sont destinés aux têtes couronnées, aux princes, aux ministres et aux savans de l'Europe.

— Vendredi dernier, à sept heures du soir, une femme âgée de trente ans passait dans la rue Marsollier et longeait le trottoir du côté du Théâtre-Italien, à Paris. Un homme s'avançait devant elle. Cette femme se range pour le laisser passer, et il passe en effet. Mais, faisant brusquement volte-face, il se précipite sur elle, lui applique sur la figure un linge enduit de poix, lui assène dans la poitrine un coup de poing qui la renverse sur la grille du théâtre, met la main dans la poche de cette malheureuse, lui prend dix francs qui s'y trouvaient, et s'échappe. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

La pauvre femme eût pu périr étouffée, si deux jeunes gens passant par là, presque aussitôt, ne l'eussent aperçue étendue à terre, où dans l'impossibilité d'appeler du secours, elle était agitée de mouvemens convulsifs. Ils s'approchèrent vivement, et sans pouvoir s'expliquer l'espèce de masque dont son visage était couvert, parvinrent à l'en arracher, mais non sans beaucoup de peine. La malheureuse suffoquait, car ses lèvres étaient encore collées l'une à l'autre, et l'une de ses narines était entièrement bouchée.

— On remarque ce qui suit dans une correspondance de Plymouth, citée par le *Standard*. On a beaucoup admiré ici le procédé ingénieux dont un des officiers du *Caledonia*, vaisseau amiral, se sert pour se rendre à terre. Il descend le long du flanc du navire jusqu'au bord de l'eau, puis il s'enveloppe entièrement d'un mackintosh qu'il gonfle d'air au moyen d'un petit soufflet. Il entre, alors dans l'eau qui lui vient jusqu'à la ceinture, et, mettant en mouvement deux petits avirons, il arrive en un clin-d'œil au rivage. Une fois à terre, il ôte son mackintosh et le jette sur son bras ; et court vaquer à ses affaires ou à ses plaisirs. Il fait souvent de cette manière un trajet de trois milles (une lieue en mer) portant avec lui le soufflet pour renouveler l'air au besoin, et il se moque de ceux qui prennent des canots.

— On n'a peut être pas oublié le voyage aérien que fit l'année dernière à Nantes, un garçon de douze ans, nommé Guérin, accroché par une ancre de la nacelle qui l'avait saisi par la ceinture de son pantalon, au moment où l'aéronaute Kirch faisait une ascension. Ce petit bonhomme est né pour les aventures extraordinaires, car il vient de tomber dans un puits très-profond, et il s'en est tiré sain et sauf, seul, et en s'aidant seulement des pieds et des mains. En revenant au jour, son premier soin fut de remplir son seau, et il alla ensuite changer de vêtemens.

— Un instrument appelé *toposcope* doit être placé sur la cathédrale de Strasbourg. Lorsque le veilleur de la tour aperçoit dans la ville ou dans la campagne une lueur suspecte, il dirige vers ce point la lunette de l'instrument, et lit sur le cercle horizontal et sur le demi-cercle vertical les chiffres donnés par la position de la lunette. Un registre contenant des tables de ces chiffres, et indiquant pour chacun d'eux les rues, les numéros des maisons de la ville et les différens points de la campagne qui correspondent à ces chiffres, est placé dans la chambre de garde ; le veilleur, après avoir trouvé dans ce registre l'indication précise de l'incendie, écrit ce renseignement sur un billet et le renferme dans une boule de bois qu'il introduit dans un conduit de fer-blanc descendant le long de la tour jusque dans la loge du gardien. La boule, en arrivant avec bruit dans la boîte qui termine le conduit et qui est placée près du chevet du lit du gardien, le réveille. Le billet est aussitôt porté à la police, d'où les secours sont promptement dirigés sur l'endroit indiqué.

— Par suite d'un défi insensé que lui avaient porté deux de ses camarades, un jeune ouvrier parisien, absorba en quelques jours, sans désemparer, une large portion de galette et plus d'un demi-litre de marrons. Puis, ils entrèrent tous trois dans un bal. Au milieu d'une danse, on vit le malheureux vainqueur de la galette pâlir tout à coup sur bras de la danseuse, ses yeux se fermèrent, il fit un cri sourd et tomba sans mouvement sur le parquet, il était mort. Il venait de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante provoquée par sa fanfaronne gourmandise.

Théâtre-Royal-Français.

Samedi 14 décembre. (Représentation N. 97.)

Robert-le-Diable.

grand-opéra en cinq actes, paroles de MM. Scribe et Germain Delavigne, musique de G. Meyerbeer.

Vu la longueur du spectacle on commencera à SIX heures et demie.

Grande Salle Tivoli.

Dimanche, 15 Décembre 184

GRAND BAL

PARE ET MASQUE.

Le bal s'ouvrira à 10 heures du soir.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 12 Décembre.

		fonds int.	comptant 11 déc.	ouvert.	fermé.
	Dette active	2½	64	63 ⅝	64
	Dito dito	3	77 ½	77 ⅝	78
	Dito dito	4	98 ½	98 ½	98 ⅝
	Dito dito	5	—	100	—
	Dite des Indes	5	—	—	—
Pays-Bas.	Dito dito	4	—	—	—
	Syndicat	4½	99 ⅞	99 ⅛	—
	Dito	5½	91	91	—
	Société de Commerce	4½	148	148	148 ½
	Chemin de fer du Rhin	4½	—	—	—
	Act. du Chemin de fer Holland.	—	—	—	—
	Act. du lac de Harlem	5	—	—	—
	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—	108	—
	Dito dito 1828 & 1829	5	—	108 ½	—
	Inscript. au Grand Livre	6	—	73 ½	—
Russie	Certificats au dito	6	—	75 ½	—
	Dito inscriptions 1831 & 1832	5	—	100 ½	—
	Emprunt de 1840	4	—	92	—
	Id. chez Stieglitz et Comp.	4	91	91	—
	Passive	5	—	6 ½	—
Espagne	Dette différée à Paris	—	—	7 ½	—
	Deferred	—	—	—	—
	Arddin	5	22 ⅛	22 ⅛	22 ¼
	Obligations Goll. & Comp.	5	—	—	—
Autriche	Dito métalliques	5	—	110 ½	—
	Dito dito	2½	—	63 ½	—
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
Pologne	Actions 1836	/	—	171	—
Brésil	Emprunt à Londres 1839		—	88 ½	—
	Id. id. 1843		—	—	—
Portugal	Obligations à Londres	2½	56 ⅜	56 ⅞	57 ¼

L'aspect favorable du marché en fonds hollandais va toujours croissant, et la nouvelle de Paris, sur l'adjudication de l'emprunt de 200 millions à la maison de Rothschild n'a fait que l'augmenter encore. Le 3 p. c. a hausse de 1 p. c. depuis hier, et tous les autres fonds hollandais étaient plus fermes.

Les nouvelles de Madrid sur l'adoption du projet de réforme de la constitution à une forte majorité, a produit un bon effet sur les fonds espagnols qui étaient tous demandés en hausse.

Les portugais restent à-peu-près comme hier.

Cours de l'argent : Prêt à garantie 3⅛ °/₀ ; prol. 3½ °/₀ ; escompte 2½ °/₀.

Derniers prix à 5 heures : 2½ °/₀ 64⅛ ; Société de Commerce 148⅝ à ¼ ; Ardoins 22 7/8.

Bourse d'Anvers du 12 Décembre.

Métalliques, 5 °/₀ 114 A. — Naples, 5 °/₀ ». — Ardoins, 5 °/₀ 22 1/8, 22. — Dette différée ancien, ». — Passive, 5 °/₀ ». — Lots de Hesse, 72. — Cours après la Bourse (2½ heures), Ard. 22 A.

Bourse de Londres du 10 Décembre.

3 °/₀ Cons. 100⅜. — 2½ °/₀ Holl. 63⅜, 64. — 5 °/₀ 99⅛, ⅜. — 4 °/₀ 97⅜, ½. — Esp. 5 °/₀ 24⅜, 25. — Id. 3 °/₀ 36¾, 37. — Portug. 56, 57. — Russes 118½, 119½.

Bourse de Vienne du 6 Décembre.

Métalliques, 5 °/₀ 110 ⅞. — Dito, 4 °/₀ 100⅛. — Dito, 3 °/₀ 76⅛. — Lots de 1834, ». — Actions de la Banque 1682.

PÉRIODE D'HIVER.

Heures de départ du Chemin de fer Hollandais.

D'Amsterdam à La Haye.

D'Amsterdam.	De Haarlem.	De Harlem.	De Voorschoten.	De Leyde.	De Warmond.	De Pierre Gyzenbrug.	De Warmond.	De Leyde.	De Voorschoten.	De Harlem.	Heures d'arrivée à La Haye.
h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
8 30	8 46	9 5	9 19	9 36	9 41	9 51	10 2	10 13	10 19	10 36	10 52
1 »		1 30		1 53			2 19			2 36	2 52
4 30	4 46	5 5	5 19	5 36	5 41	5 51	6 2	6 13	6 19	6 36	6 52
7 30		8 4	8 18	8 36	8 41		9			9 36	9 52

De La Haye à Amsterdam.

De La Haye.	De Woorschoten.	De Leide.	De Warmond.	De Pierre Gyzenburg.	De Veenenburg.	De Voorleezang.	De Harlem.	De Haarlem.	Heures d'arrivée à Amsterdam.
h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
8 15	8 34	8 49	8 56	9 6	9 19	9 29	9 47	10 2	10 18
12 45		1 13		1 40		2 3			2 36
4 15	4 34	4 47	4 54	5 4	5 17	5 26	5 44	5 59	6 16
7 15		7 46		8 2	8 15	8 24	8 42		8 58

LA HAYE, chez Léopold Loebenberg, Libraire.